

Le sens et la place du christianisme dans la société actuelle

Lettre à un ami

par Ladislav HEJDANEK *

Cher ami,

J'avais été étonné de voir que rien, dans toute cette quantité de questions et de thèmes que tu m'as proposés au cours de ces dernières semaines, ne se rapportait au christianisme auquel, pour ma part, je m'étais référé plusieurs fois. Maintenant que tu as enfin abordé ce sujet, je comprends pourquoi tu as si longtemps hésité. Il y a une bonne part de scepticisme dans ta question : la religion, le christianisme ont-ils encore une place, une fonction positive, une perspective dans la société actuelle ? Et non seulement chez nous mais, en général, dans le monde entier ? J'y ajouterai une autre question qui m'a été posée il n'y a pas longtemps, très ouvertement et très sincèrement, par un marxiste : cela peut-il avoir un sens positif, dans le cadre de la lutte pour les droits fondamentaux de l'homme, de mettre un accent particulier sur la liberté religieuse ? Il s'agit pourtant de la liberté d'opinion en général, peu importe donc que cette opinion se rapporte ou non à la religion. Le monde a changé, la religion n'y joue plus de rôle important. Quand les chrétiens revendiquent que leur voix aussi soit entendue, ils ne font que prêcher pour leur propre saint. Les chrétiens modernes sont très

* Le philosophe Ladislav Héjdanek, membre de l'Eglise évangélique des Frères tchèques, un des premiers signataires de la Charte 77 et porte-parole de ce mouvement du 21 septembre 1977 au 8 février 1979, a commencé en février 1977 à écrire des textes conçus comme des lettres familières dont des copies n'ont pas tardé à circuler dans le samizdat. En 1977 on a vu apparaître ainsi 21 lettres, le numéro 1 étant daté du 10 février, le numéro 21 du 1^{er} septembre 1977. La deuxième série des *Lettres à un ami* a été inaugurée le 5 janvier 1978 par le numéro 1/22 ; au 14 décembre 1978 un total de dix-neuf textes avaient été mis en circulation. Il s'agit de courtes réflexions d'un caractère philosophique ou politique, ou de commentaires sur l'actualité, surtout sur les problèmes du mouvement de défense des droits de l'homme et du citoyen en général et, plus particulièrement, sur les questions les plus importantes de la Charte 77. Sur l'arrestation de L. Héjdanek en janvier 1978, cf. *Istina*, 24 (1979), pp. 278-279 (N.d.l.R.). Le texte publié ci-après a été traduit du tchèque par E. Abrams.

loin de réclamer des droits et des libertés pour les autres aussi ; d'ailleurs cela n'a jamais été leur fort.

Je pense qu'un vrai chrétien ne peut répondre à de telles questions ou, à vrai dire, à de tels reproches, en essayant de défendre, de plaider la cause du christianisme et des chrétiens. Si quelqu'un devrait avoir réellement la conscience sensible à ses propres fautes et manquements, c'est bien le chrétien. Cela ne revient pas à dire que le chrétien est (devrait être) meilleur que « les autres », l'expérience nous apprend au contraire qu'il est sujet aux mêmes écarts, aux mêmes erreurs, aux mêmes vices. Mais, parce qu'il possède un étalon ferme, il a la possibilité et en même temps le devoir de ne pas ignorer ses défauts et ses fautes, il peut et doit les connaître mieux et, surtout, il ne lui est permis en aucun cas de les minimiser, de les atténuer, de vouloir les justifier. Dans la mesure où il le fait, il se prétend chrétien sans l'être, car il n'a rien compris à ce qui constitue l'essence de l'Évangile. Pour cette même raison, on peut concevoir des soupçons contre le chrétien qui parle d'un mal, qui condamne un abus, une injustice, etc., tout en se dérochant personnellement, en se plaçant dans le rôle d'un juste arbitre, dans la position de quelqu'un qui n'a rien à faire avec la situation, qui est libre de toute faute, de toute participation à l'activation du mal ainsi dévoilé. Et il en va de même là où, ne s'en tenant pas à sa propre personne, il veut dégager aussi la responsabilité de son Église ou de la chrétienté dans son ensemble. Le chrétien ne peut se permettre la moindre parole de blâme à l'égard de quoi que ce soit tant qu'il n'a pas éclairci, en public et en particulier, à ses propres yeux et à ceux d'autrui, la question de sa propre participation personnelle, la question de la participation de son Église et de la chrétienté dans son ensemble à cette faute. J'ai la conviction que c'est cela seul qui rend le rôle des chrétiens, même dans notre société moderne, dans notre monde « areligieux », absolument irremplaçable et extrêmement nécessaire. Et si, pour des motifs quelconques, les chrétiens veulent se soustraire à cette tâche, s'ils essaient de l'éviter, ils cessent d'être chrétiens, ils font d'eux-mêmes et de leur Église ce « sel qui a perdu sa force » et qui n'est plus bon qu'à être jeté dehors (voire, éventuellement, à la célèbre « poubelle de l'Histoire ») et à être foulé aux pieds par les hommes.

Dans la lutte pour les libertés civiles et les droits fondamentaux de l'homme, les chrétiens ont donc encore une autre fonction que d'être l'un des groupes opprimés et persécutés dans notre société, et ils n'ont en aucun cas le droit d'étaler leurs blessures et leurs meurtrissures et de se plaindre d'être plus mal traités que les autres. D'une part, ce n'est pas vrai et, même si cela l'était, ils n'auraient toujours pas le droit de se plaindre. Leur tâche est tout autre : les chrétiens devraient faire leur examen de conscience et se demander de quelle manière, comme chrétiens et comme membres de leurs Églises (donc non pas seulement en tant que personnes privées), ils sont eux-mêmes complices de cette oppression et de cette persécution ; ils devraient

descendre dans leur conscience et se demander quel est leur rapport aux autres personnes et groupes opprimés et persécutés. Dans l'Évangile, et surtout dans le Sermon sur la Montagne, il est dit pourtant fort clairement que ce qui est déterminant dans la vie humaine, c'est ce que nous aurons fait pour ceux qui ont eu faim et soif (on entend par là en premier lieu la faim et la soif matérielles, mais l'interprétation qui y voit aussi une faim et une soif de justice n'est certes pas moins juste), pour ceux qui ont été sans habits et ont souffert du froid, pour ceux qui ont eu quelque souffrance et surtout qui ont souffert pour une cause juste, qui ont été maudits et haïs, qui ont été en prison, etc. Les pauvres, les persécutés, les offensés, les souffrants, les éplorés, les miséricordieux, les poursuivis et les honnis, c'est dans la personne de ceux-là que le chrétien témoigne (devrait témoigner) son rapport à Jésus. Peut-être insiste-t-on trop peu sur le fait qu'un rapport clair et univoque à celui qui a faim et soif aboutit forcément à un rapport clair et univoque à celui qui fait tous les jours ripaille ; si mon cœur est véritablement du côté des pauvres, je ne ferai pas le métier de pique-assiette chez les riches ; si je vais voir, ne serait-ce qu'en esprit (car notre civilisation a fait de tels progrès qu'un prisonnier ne peut recevoir réellement que la visite de ses plus proches parents et, même dans ce cas, seulement avec une autorisation spéciale), celui qui est en prison, je ne festoyerai pas avec celui qui l'a incarcéré ; si je témoigne de la sympathie et viens en aide à ceux qui sont honnis et poursuivis, je n'accorderai pas mon appui et mon amitié à ceux qui les honnissent et les poursuivent, etc. Cela ne veut pas dire que je rendrai le mal pour le mal, que je haïrai ceux qui me haïssent et qui haïssent ceux à qui je témoigne mon amitié. Mais celui qui veut se faufiler dans l'avenir comme un lézard, sans se mettre personne à dos, celui-là ira avec les boucs et non pas avec les brebis.

Les représentants éminents des communautés chrétiennes et les membres qui dirigent les Églises méritent à cet égard une attention particulière. Si je peux, dans le cas d'une personne injustement condamnée, faire des réserves purement formelles et ne pas ébruiter mon désaccord, la même chose ne m'est pas permise par rapport aux dignitaires ecclésiastiques qui, pour des considérations tactiques, par peur ou simplement par lâcheté, par un lâche souci de leur propre existence, tentent de légitimer une cause injuste. Il ne m'est pas permis de fermer les yeux là-dessus ou de prétexter que ce n'est pas à eux qu'il incombe de s'engager dans de telles affaires. Cela, c'est une capitulation, un mensonge effronté, une trahison à laquelle aucun vrai chrétien ne peut demeurer indifférent ou neutre et contre laquelle aucun chrétien n'a la possibilité ou le droit de ne pas protester. Beaucoup de représentants des Églises, mais aussi beaucoup de simples prêtres et pasteurs et même beaucoup de laïcs me diront que ce que je dis est de la folie, que cela mènerait tout droit à la liquidation totale de l'Église, qu'il faut avaler la pilule pour que l'Église soit conservée, pour qu'elle puisse vivre. Mais, ce disant, ils prouvent qu'ils ne savent pas ce que c'est que le christianisme,

que la vraie foi est pour eux du chinois, qu'ils n'ont même pas bien lu l'Évangile. Sans quoi ils sauraient que l'homme qui n'a que peu de chose ou rien de commun avec le christianisme (le « Samaritain », c'est-à-dire le non-juif) mais qui se montre prêt à aider un autre homme, dépouillé et blessé par des voleurs, vaut mille fois plus que l'homme-prêtre, représentant ou même dignitaire de l'Église, qui aperçoit le malheureux mais passe outre dans sa hâte d'arriver au temple pour y remplir ses devoirs sacrés. Ils sauraient que seul le sacrifice (non pas la conservation) de soi peut se réclamer du Christ, que le refus de ce sacrifice vient de Satan (« retire-toi de moi » dit Jésus à Pierre qui s'était fait l'avocat de ce refus) et, que si le grain ne meurt, il ne portera aucun fruit.

Pardonne-moi d'être tombé dans le ton, un peu pathétique, du sermon. Mais je n'arrive pas à comprendre comment il se fait que certains chrétiens soient capables de justifier à leurs propres yeux et de défendre même en public leurs hiérarchies ecclésiastiques alors que celles-ci font compromis sur compromis, trahissent leurs brebis et les livrent en proie aux loups, alors qu'elles restent indifférentes aux souffrants, aux affligés, aux honnis et aux poursuivis dès lors que ce ne sont pas « leurs » brebis. Malheureusement, j'ai été obligé d'en faire l'expérience avec les représentants de ma propre Église, comme mes frères catholiques avec les leurs. Je crois que pareille chose est inexcusable, que la seule réaction possible, c'est de se désolidariser entièrement, de manifester clairement son désaccord, mais surtout de proposer une alternative, de s'engager dans une voie tout autre. Evidemment, il ne s'agit pas seulement des représentants et des dirigeants des Églises, mais aussi de la base populaire sur laquelle les dignitaires capitulaires peuvent prendre appui et sur laquelle ils s'appuient effectivement. Je ne sais pas si je peux me permettre de généraliser, mais j'aurais tendance à dire que nos Églises ont aujourd'hui les représentants qu'elles méritent. De simples chrétiens qui vivent dans la circonspection et les faux-fuyants, entassant compromis sur compromis, ne peuvent guère s'attendre à ce que leurs dirigeants soient des saints. Nous rencontrons dans nos Églises aussi les mêmes maladies qui minent l'ensemble de notre société, si ce n'est qu'elles s'y manifestent sous une forme plus laide et plus répugnante encore, sans doute parce qu'elles essaient de se donner meilleure mine et que souvent elles se déguisent. Et quand je regarde en arrière, je ne cesse de me convaincre que notre situation sociale aurait pu être différente, meilleure, plus encourageante, si au cours de ces trente dernières années tous les chrétiens de notre pays s'étaient comportés comme de véritables chrétiens. Mais ils ont capitulé. Il y a dix ans, ils en ont fait publiquement l'aveu, par la bouche de leurs représentants. Aujourd'hui cependant il n'est pas rare de voir les mêmes, qui se sont alors repentis et ont battu leur coulpe, faire de nouveau les mêmes choses qu'ils s'étaient reprochées. Plus personne ne les croira s'il leur arrive de se repentir une deuxième fois. Ils ôtent ainsi au message chrétien toute crédibilité. Si toi ou n'importe qui

d'autre, vous avez aujourd'hui des doutes sur l'avenir du christianisme, je vous comprends tout à fait et je ne vais pas essayer de vous faire changer d'avis. Moi-même, j'ai des doutes sur l'avenir des chrétiens et des Eglises chrétiennes chez nous (surtout chez nous, bien qu'il me semble que même ailleurs la situation n'est pas bien meilleure). La vie des soi-disant croyants, la vie des Eglises est (pour la quantième fois ?) une seule et énorme turpitude, j'ai honte chaque fois que j'y pense. La pire infamie, c'est cependant que, dès qu'il se trouve quelques personnes qui prennent leur foi plus au sérieux que les autres et finissent, pour cette raison, par s'attirer un malheur, beaucoup, voire sans doute la majorité de ces autres, adoptent une attitude prudemment réservée (pour échapper à l'accusation de leur propre conscience) et, au lieu de reprendre sur-le-champ les représentants de leurs Eglises quand ceux-ci s'en désolidarisent officiellement, opinent du bonnet d'un air entendu. Je n'oublierai jamais la pilule que j'ai dû avaler (et ce n'était ni la première ni la dernière au cours de ces dernières années) quand Svata Karasek, qui avait décidé de prêcher en chantant après qu'on lui eut interdit de prêcher en chaire, a été arrêté et traduit en justice. Et quand l'étudiant Tydlit a évoqué son nom dans une prière à l'office, il a dû quitter la faculté de théologie. L'incroyable est devenu réalité : un étudiant en théologie est exclu de la faculté par ses professeurs pour avoir fait ce petit geste, là où eux-mêmes auraient dû faire bien davantage. Ces professeurs peuvent-ils espérer que quelqu'un les prendra encore au sérieux quand ils parleront du Christ et de l'Évangile ? Même s'ils font un jour leur auto-critique, même s'ils confessent leurs péchés ? Et quels actes chrétiens avons-nous vus, quelles paroles chrétiennes avons-nous entendues à cette même occasion de la part de l'assemblée synodale ? et de celle des doyens et de leurs chapitres et de tous les collèges ? Les voix critiques, les paroles de refus ont été l'exception à la règle. A quoi sert-elle, une Eglise où il ne subsiste du christianisme que lieux communs et paroles creuses ?

Si je devais me prononcer sur l'avenir du christianisme ou, pour mieux dire, de la foi, selon l'état de mon Eglise (en laissant à ceux qui en sont membres de juger de l'état des autres), je ne pourrais que prédire la faillite, la fin et un scandale catastrophique. Évidemment, je ne connais pas le christianisme seulement de l'extérieur, je n'ignore pas la différence qu'il y a entre l'état factuel de l'Eglise et des Eglises et ce qui constitue le contenu réel de la « bonne nouvelle », c'est-à-dire l'évangile pour notre époque et pour notre société. Je ne connais pas d'autre programme à la fois plus riche de promesses et plus objectif, plus réaliste, pour ce monde menacé de toutes parts, tenaillé par toutes les peurs possibles et, pour cette raison même, dangereux à l'extrême. Mais depuis longtemps déjà je me demande : comment le dire ? Que dois-je dire, moins pour gagner les gens que pour ne pas les rebuter ? Comment mes paroles peuvent-elles être convaincantes alors que la société des chrétiens exhale les miasmes pestilentiels de la décomposition ? Alors que ces miasmes s'exhalent — forcément — de moi aussi ?

Je pense que toute réponse théorique à tes questions et à d'autres pareilles serait faible et, au fond, vaine. Seul l'acte serait ici à sa place, la chose ne peut se décider que dans la vie pratique. La lutte pour l'application des lois et le respect des droits de l'homme et des libertés civiques représente une telle occasion d'agir, de démontrer dans la pratique que le christianisme n'est pas mort. Il y a bien sûr aussi d'autres occasions, moins spectaculaires. Mais toute occasion qu'on n'aura pas saisie sera perdue, et c'est en vain que nous voudrions protester que nous ne l'avons pas vue, que nous n'avons pas reconnu l'occasion de notre vie. On nous dira : tant que vous aurez manqué de faire la moindre chose pour ces malheureux qui ont été honnis, déshonorés, trahis, poursuivis par la police et par les tribunaux, au travail et à l'école, qui ont été licenciés de leur travail et privés de la possibilité de faire des études, sur le compte desquels on a répandu des mensonges et des calomnies, vous n'aurez rien fait. Qu'importe que nous versions plus tard des larmes, que nous regrettions de ne pas avoir agi, que nous nous rétractons, que nous révisions et peut-être même corrigeons tout ce que nous pourrons (parce que nous aurons de nouveau retourné notre veste). Il sera trop tard. Quiconque veut se tenir en réserve pour la grande occasion l'a déjà manquée. La grande occasion, c'est ici et maintenant. *Hic Rhodus, hic salta*, chrétien. C'est dans des histoires banales de tous les jours que ta faute sera reconnue ou réparée. Que lisons-nous dans la prophétie d'Isaïe ? « Qu'ai-je affaire de cette multitude de victimes que vous m'offrez ? dit le Seigneur. Tout cela m'est en dégoût. Je n'aime point les holocaustes de vos béliers, ni la graisse de vos troupeaux, ni le sang des veaux, des agneaux et des boucs. Lorsque vous venez devant moi pour entrer dans mon temple, qui vous a demandé que vous eussiez ces dons dans les mains ? Ne m'offrez plus de sacrifices inutilement ; l'encens m'est en abomination. Je ne puis plus souffrir vos nouvelles lunes, vos sabbats et vos autres fêtes ; l'iniquité règne dans vos assemblées. Je hais vos solennités des premiers jours des mois et toutes les autres ; elles me sont devenues à charge, je suis las de les souffrir. Lorsque vous étendrez vos mains vers moi, je détournerai mes yeux de vous ; et lorsque vous multiplierez vos prières, je ne vous écouterai point, parce que vos mains sont pleines de sang. Lavez-vous, purifiez-vous ; ôtez de devant mes yeux la perversité de vos pensées ; cessez de faire le mal. Apprenez à faire le bien ; examinez tout avant de juger, assistez l'opprimé, faites justice à l'orphelin, défendez la veuve. »¹

Quel opprimé les chrétiens assisteront-ils aujourd'hui ? Quel opprimé assisteras-tu, toi qui te prétends chrétien, qui te crois certain de l'être ? A qui feras-tu justice aujourd'hui, ici, dans ce pays ? Ou bien y a-t-il une autre tâche, plus édifiante, qui t'attend ? Comme tu vois, je termine par une question.

Ton Ladislav Héjdanek

Prague, le 14 avril 1977.

1. Is 1, 11-17.